

DES MOIS



AMITIÉS GRÉCO-SUISES – LAUSANNE
ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD – GENÈVE
BULLETIN N° 34 – JUIN 2003

SOMMAIRE

- p. 3 - 7 H. HOFFMANN Anaximandre et le Bouddha.
- p. 9 - 13 A.-L. REY L'autel de Vestinus.
- p. 15 - 18 P. BADINOU La fin de la drachme.
- p. 19 - 23 G. DECORVET Visite à l'asile de fous, en 1895.
- p. 25 -26 La Fondation de l'Hermitage accueille la collection Vergottis.

DESMOS

Editeur, annonces *Association des Amitiés gréco-suisse, Case postale 2105
1002 Lausanne, CCP 10-4528-0*

*Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard
Case postale 5032, 1211 Genève, CCP 12-8216-7*

Rédaction *Christiane Bron, Lausanne
André-Louis Rey, Genève
Collaboration: Marie-Lise et Yves Gerhard, Lausanne*

Imprimeur *Imprimerie Fleury IPH & Cie, Yverdon*

Illustration de couverture: Statère d'Egine, frappé dès la fin du V^e siècle, tortue terrestre.

ANAXIMANDRE ET LE BOUDDHA

L'érudition empirique a revendiqué Anaximandre comme l'un des siens; et il semblerait qu'il y avait de bonnes raisons à cela, car il est dit que le sage grec n'a pas seulement découvert que la terre est ronde mais qu'il a construit un globe pour le prouver. On nous dit également que c'est lui qui a introduit le cadran solaire en Grèce.

En relisant les quelques fragments épars qui peuvent être assurément attribués à Anaximandre, je perçois son importance d'une manière moins empirique. Il me semble en effet que sa réalisation primordiale est d'avoir créé une cartographie de l'espace intérieur, dont il se rendit compte que l'extérieur n'est autre qu'une manifestation. Je suis arrivé à cette évaluation après avoir pris conscience que beaucoup de ce que

dit ce visionnaire présocratique concernant ce que nous appelons ordinairement la réalité s'accorde presque mot à mot avec diverses formulations, bien connues, sur le même sujet, faites par son célèbre contemporain indien, le Bouddha.

Au cœur de l'enseignement du Bouddha, il y a sa prise de conscience que l'impermanence est la caractéristique intrinsèque de tout phénomène, qu'il soit mental ou matériel. Tout ce qui est sujet à la création est sujet à la cessation. Dans le Soutra du Diamant, il décrit l'impermanence comme «l'apparition, le changement et la disparition de choses... qui se dissolvent et se défont d'un moment à l'autre».

La perception de l'impermanence par Anaximandre correspond de manière étonnante à celle du maître

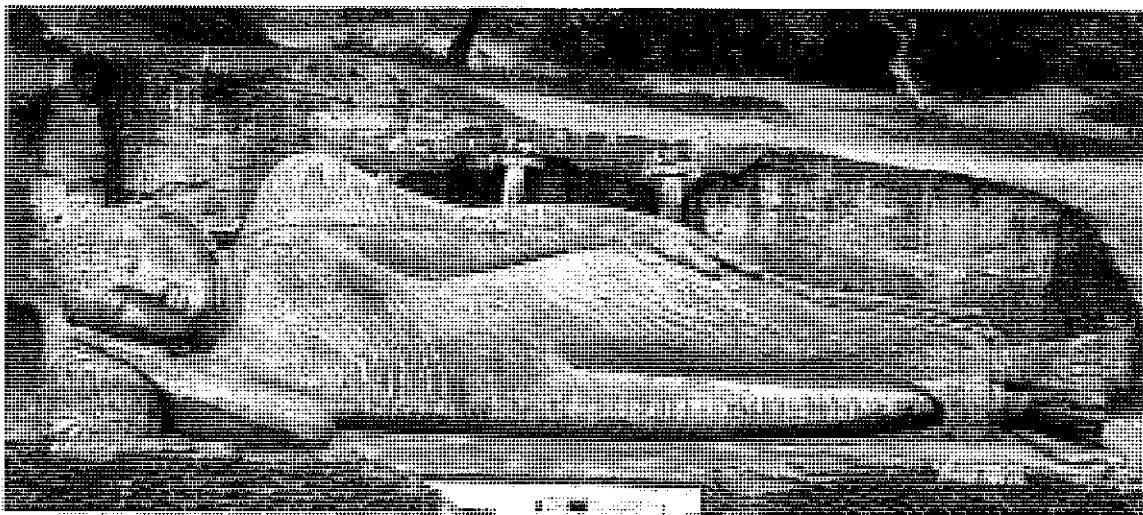


Fig. 1 Bouddha allongé (Mahâparinirvâna), sculpture rupestre, Polonnaruwa, Sri Lanka, XII^e siècle.

indien. En effet, ses propres paroles à ce sujet sont quasiment identiques: «Les choses disparaissent dans ce qui les a fait naître», dit Anaximandre. Son intuition l'a conduit à la conclusion que la vacuité est la base de laquelle surgit toute manifestation. Il appelle cette vacuité contenant tous les possibles *to apeiron* et la décrit comme impérissable, éternelle, immortelle et indestructible. Le mot grec *apeiron* signifie littéralement illimité ou infini. Puisque toutes choses s'en sont séparées à l'origine, c'est la base de toutes manifestations, l'essence de l'univers. L'extraordinaire prise de conscience d'Anaximandre a une portée d'une grande profondeur métaphysique. Elle anticipe la physique quantique moderne de plus de deux millénaires et demi.

Le Bouddha qualifie la vacuité comme étant infinie et indescriptible ainsi que dénuée d'un soi. D'ailleurs le maître indien met en balance la vacuité et la conscience. Les phénomènes s'élèvent de cette vaste conscience, vide et pure, pour ensuite y disparaître à nouveau. Ce qui à première vue paraît solide et réel est en réalité fluide et impermanent. Être dans la pleine conscience de cette vérité est synonyme d'illumination.

Outre sa profonde compréhension métaphysique de la vacuité comme base de l'être, Anaximandre, comme on l'a dit, a introduit le cadran solaire en Grèce, initiative qui semble n'avoir qu'un intérêt scientifique et aucune portée métaphysique.

Interrogeons-nous pourtant plus précisément sur les raisons qui ont fasciné Anaximandre dans le cadran solaire.

Le cadran solaire (comme je l'imagine) aurait-il pu servir de symbole extérieur à son expérience interne, si lumineuse ? Je vais d'abord préciser ce que j'entends par cette question rhétorique – et expliquer comment cette idée m'est venue.

Les lexicographes byzantins définissent le mot *gnomon* en référence au cadran solaire d'Anaximandre. Le mot désigne en fait l'aiguille du cadran solaire, mais il est intéressant de noter que *gnomon* en grec – apparenté à *gnosis*, la connaissance – a encore une autre signification. En plus de l'aiguille du cadran solaire, *gnomon* désigne le juge: «celui qui examine attentivement, qui connaît une cause» (au sens juridique).

A coup sûr *gnomon*, l'aiguille et *gnomon* le juge ou témoin (qui établit la vérité) ne peuvent pas être des phénomènes entièrement disparates. Ils doivent être associés d'une façon ou d'une autre. Les raisons de leur connection nous amènent au cœur de mon enquête. J'ai découvert la réponse non pas intellectuellement mais par la pratique de la méditation interne (de l'inspection) (*vipassana*), la méditation sur l'impermanence enseignée par le bouddha et encore enseignée aujourd'hui dans une transmission ininterrompue. Dans la méditation interne (de l'inspection) (*vipassana*), nous utilisons

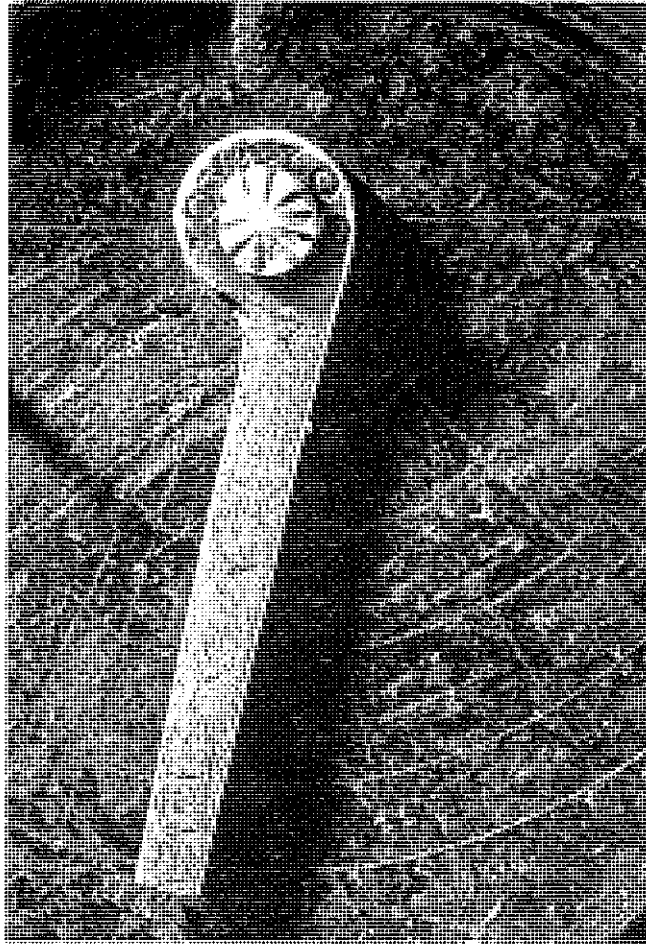


Fig. 2: Gnomon et cadran solaire, médaillon de bronze (détail), 134 apr. J.-C.

l'aiguille intérieure de notre conscience pour diriger le corps du sommet de la tête à l'extrémité des orteils, heure après heure, jour après jour, nuit après nuit. En utilisant cette ancienne technique, nous arrivons graduellement à l'expérience de ce qui auparavant n'était qu'un savoir intellectuel: que le vide est réellement la base de l'être et que nos innombrables pensées, sentiments et perceptions sensorielles s'élèvent de ce vide seulement pour y disparaître à nouveau. Comme l'aiguille du cadran solaire est le témoin du

soleil, notre aiguille interne est le témoin de notre réalité constamment changeante, comme un kaléidoscope.

Dans la méditation interne (de l'inspection) (*vipassana*) nous en arrivons à reconnaître la réalité «telle qu'elle est». Les sages présocratiques appellent cette qualité essentielle (la «quiddité») *ta onta*, en signifiant ainsi la réalité pure, sans nuages ou obscurcissements. Le Bouddha l'appelle *Nirvana*, la vérité ultime, la réalité où le *je* n'existe

plus. Les termes qu'il utilise rappellent ceux d'Anaximandre: «Il y a un domaine d'expérience qui est au-delà de l'esprit et de la matière, qui n'est ni ce monde, ni un autre. Cela je ne l'appelle ni s'élever, ni s'éteindre, ni mourir, ni renaître.»

En tant que visionnaire, plutôt que comme scientifique empirique ou philosophe, Anaximandre semble être le premier Européen à réaliser que l'esprit, l'observateur, crée notre habituelle réalité dans le temps. Je suis maintenant convaincu que ce n'est que par l'expérience de la méditation interne (de l'inspection) (*vipassana*) qu'il a pu, comme le Bouddha avant lui, arriver à la conscience, identique à la perception pure, comme base de toutes choses. Son *apeiron* – «ce qui comprend tout en soi-même et dirige tout» – n'est rien d'autre que ce que le Bouddha appelle «la nature de l'esprit».

Les maîtres de la méditation bouddhiste comparent la nature de l'esprit à un miroir. Ils disent que, de même que la nature du miroir est sa capacité de refléter, la nature de l'esprit est limpide et reflète le vide: sa capacité est de voir tout ce qui apparaît sans le nommer ou le juger. L'esprit est alors une conscience non obscurcie par la pensée conceptuelle.

Deux générations après Bouddha, pendant l'«Age d'Or» souvent considéré comme le sommet du rationalisme européen, un autre Grec, Anaxagore, l'ami et le mentor de Périclès, manifeste que les idées

de Bouddha, fondamentales comme elles le sont, sont arrivées et ont un impact en Grèce. «Les Grecs ont une conception erronée du devenir et de la mort», proclame Anaxagore, ajoutant que «rien ne devient ni ne périt». Selon les paroles du Bouddha, «rien n'est né, rien ne meurt». Les trois sages, Anaximandre, Bouddha, Anaxagore, disent que la vie et la mort ressemblent à la crête et au creux d'une vague. Tandis que les vagues naissent et meurent, l'eau reste inchangée.

Ceci, bien sûr, est métaphorique. Dans notre perception quotidienne, l'eau s'évapore et les corps meurent. Mais si nous approfondissons la nature des phénomènes, nous pouvons facilement reconnaître leur nature sans naissance, ni mort. *Ta onta* et *Nirvana* – les deux sont une seule et même chose – ne sont pas un mythe qui appartient à un passé lointain. Ils sont une manière d'être qui peut être éprouvée par quiconque a appris à entrer dans le moment présent avec ses six sens – le sixième étant le gnomon, ou l'aiguille interne: l'état de connaissance intérieure. *Ta onta*, *Nirvana* devient une réalité comme une expérience vécue.

Herbert Hoffmann

Texte original en anglais,
traduction P. Castle.

BIBLIOGRAPHIE

Anaximandre

Diels-Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker* (1951) tome I, n° 12.

Kirk, Raven and Schofield, *The Presocratic Philosophers* (1983) 117-142.

Les Présocratiques, éd. J.-P. Dumont, en coll. avec D. Delattre, J.-L. Poirier (1988) 24-40.

Burnet, *Early Greek Philosophy* (1948), 50 ss, s'étend sur les inventions pratiques d'Anaximandre et le perçoit comme un précurseur de Darwin.

Zeller, *Die Philosophie der Griechen* (1951), 28 ss, caractérise Anaximandre comme remarquable par ses connaissances astronomiques et géographiques.

Le petit Robert définit *gnomon* comme «ancien instrument astronomique composé d'une tige verticale (le stylet) faisant ombre sur une surface plane».

Le Bouddha

Thich Nath Hanh, *The Diamond that cuts through Illusion* (1992) sur le Soutra du Diamant.

Hart, *The Art of Living, Vipassana Meditation as Taught by J.N. Goenka* (1990)

Physique quantique:

Amit Goswami, *The Self-Aware Universe* (1993). Dans ce livre, le prix Nobel de physique se réfère à la physique quantique pour démontrer la validité de la très vieille idée que la matière et l'esprit ont tous deux leur origine dans la conscience.



Cratère à fond blanc de Vulci, Musée du Vatican, n° 559 : trois Muses (milieu du V^e siècle av. J.C.).

L'AUTEL DE VESTINUS (EPOQUE DE L'EMPEREUR HADRIEN, 117-138)

Calligrammes grecs antiques III

Voici le second poème en forme d'autel que nous a conservé le petit corpus des calligrammes grecs. L'Oeuf de Simias (Desmos n° 31) et l'Autel de Dosiadas (Desmos n° 32) étaient tous deux d'époque hellénistique et reflétaient le raffinement de la littérature alexandrine; le second autel appartient vraisemblablement au renouveau des lettres grecques du deuxième siècle de notre ère, sous l'empereur philhellène Hadrien. Le nom de l'auteur est, selon la tradition manuscrite, «Bésantinos». Plutôt que d'attribuer cette pièce à un poète inconnu par ailleurs, on s'accorde à voir dans ce nom, légèrement déformé, celui du lettré Lucius Iulius Vestinus, qui fit carrière dans l'administration d'Hadrien et dirigea notamment le Mouseion d'Alexandrie. Connu comme «grammairien» et auteur de lexiques de Thucydide et des orateurs attiques, ce personnage aurait ainsi pu se détendre, et flatter son protecteur, en édifiant avec ses vers l'autel des neuf Muses, autel qui nous parle.

Un peu moins tissé d'énigmes que l'autel de Philoctète évoqué par Dosiadas, le présent autel des Muses utilise un dialecte littéraire différent, l'ionien, bien connu dans la tradition épique, où il est mélangé à d'autres éléments, et surtout chez certains poètes lyriques, comme Anacréon.

La présence d'un acrostiche introduit une contrainte supplémentaire, mais fournit un élément de signification de plus. Les lettres initiales des 26 vers forment en effet une phrase que l'on peut traduire littéralement ainsi: «Olympien, puisses-tu sacrifier durant de nombreuses années.» L'épithète «Olympien» correspond à l'un des surnoms utilisés par Hadrien, bâtisseur de l'impressionnant temple de Zeus Olympien que l'on peut toujours voir à Athènes. Il convenait donc de restituer un acrostiche dans la traduction, ce que j'ai pu faire en transposant quelque peu la phrase originale, afin de conser-

ver une longueur de 26 lettres: «Divin sire, longs ans sacrifies». Au vers 11, le O initial laissait peu de choix au traducteur, et j'ai dû me résoudre à transformer les chèvres du mythe en brebis, que désigne le français «ouailles»: le texte grec a cependant des «bêlantes», un adjectif toujours appliqué aux chèvres dans la langue homérique, mais qui convient aussi aux ovins...

Quant au reste, et au prix de quelques rudesses de français, la traduction a été menée vers par vers, en déplaçant le moins possible d'éléments d'un vers à un autre¹. Il était primordial de respecter les diverses longueurs des vers grecs, et, comme pour la traduction de l'autel de Dosiadas, j'ai été amené à développer et expliciter parfois le texte grec, qui donne un autel plus étroit!

Ici comme chez Dosiadas, la métrique est subordonnée à la contrainte de la longueur des vers, et combine des

¹ Le texte traduit est celui de F. Buffière, au t. XII de l'édition de l'*Anthologie grecque* (*Anthologie Palatine*, livres XIII-XV), dans la Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

éléments des traditions éolienne et ionienne; du vers 10 au vers 20, nous trouvons de simples dimètres iam-biques. L'effet général fait penser à certains chœurs de tragédie, et le rythme paraît fluide et naturel, à l'exception des trois derniers vers, plus solennels, qui évoquent l'autel où fut blessé Philoctète, objet du poème de Dosiadas, et figurent la base de l'autel de mots élevé par Vestinus.

Autel des Muses, autel de mots, avons-nous dit: en effet, ce poème n'est épigramme, c'est-à-dire inscription, qu'en apparence, et il se définit lui-même, au fil du texte, comme un autel immatériel, qui prend forme sous les yeux du lecteur... Dans les six premiers vers, l'autel, parlant de lui-même à la première personne, affirme clairement ne pas accueillir de sacrifices sanglants à son sommet; les troupeaux de Pan, dieu des bergers et de l'espace sauvage, sont sans doute des chèvres.

La pierre naxienne qui affûte la lame des sacrificateurs n'est autre que l'émeri, dont certains d'entre nous ont visité les mines, en contrebas de Sainte-Kyriaki, au cours de l'avant-dernière croisière, et dont Pindare célébrait déjà les qualités dans la sixième *Isthmique*! Résine perlant sur les arbres de la ville mythique de Nysa, feu et fumée désignent l'encens, que l'on offrait également aux dieux: toute offrande matérielle semble donc bien exclue sur cet autel.

Du vers 7 au vers 13, l'autel exclut de même divers matériaux qui auraient pu servir à le construire: il n'est ni en or ni en argent (Alybé est, dans *Illiade*, un lieu mythique où «pousse» l'argent), ni en cornes de chèvre comme celui que les enfants jumeaux de Zeus et de Létô, Apollon et Artémis, élevèrent à Délos sur la hauteur du Cynthe; et pourtant,

cet autel est encore plus précieux que ces matériaux, plus auguste que celui qu'ont édifié deux des Olympiens.

En effet, les vers 14 à 17 nous révèlent ses auteurs: les enfants d'Oùranos auxquels il est fait allusion sont sans doute les trois Charites ou Grâces, qui recevaient un culte à Orchomène de Béotie, et le groupe de neuf divinités issues de la Terre correspond aux Muses, dans une variante du mythe qui les fait apparaître, comme les Charites, à une époque ancienne des généalogies divines, plutôt que d'en faire les filles de Mnémosyne et de Zeus. Ainsi rapporté à d'antiques divinités, l'autel a la présence sur celui des jeunes dieux Artémis et Apollon, et Zeus, le souverain des Olympiens, a confirmé d'un signe de tête le caractère impérissable de cette construction.

Du vers 18 à la fin de cette pièce, l'autel s'adresse désormais au destinataire du poème – et de l'acrostiche – pour l'inviter à sacrifier: celui qui vient de boire à la source creusée par le fils de la Gorgone est sans doute Hadrien, qui avait visité la Grèce et fait graver à Thespies, la cité du pied de l'Hélicon, une épigramme. Il est très probable qu'il soit monté de Thespies au val des Muses et au sanctuaire où se trouvait la source Hippocrène, née d'un coup de sabot de Pégase, le cheval ailé sorti du cou tranché de la Gorgone Méduse; au sens figuré, avoir bu aux eaux d'Hippocrène revient à avoir part à l'inspiration poétique. Mais quel est le sacrifice qui convient à notre autel, sacrifice qu'il sollicite et dont l'acrostiche espère que le dédicataire pourra le célébrer longtemps? Une libation plus douce que le miel, produit des abeilles attiques qui sont les filles de l'Hymette, est une libation d'éloquence poétique, seule à convenir à un autel bâti de

mots: Hadrien est donc invité à composer des poèmes, soit à sacrifier aux Muses...

A partir de la deuxième moitié du vers 22, la fin du poème fait allusion à l'autel de Lemnos, pour souligner une nouvelle fois la différence des deux édifices. Vestinus part de l'épisode mythique le plus récent, la morsure du serpent qui blesse Philoctète, situe géographiquement cet autel-là, et conclut en évoquant sa dédicace à Athéna qu'il désigne par une variante,

«fille aux trois pères», de son épithète plus courante *Tritogeneia*, qui faisait l'objet de diverses spéculations étymologiques.

La mention finale est celle du constructeur de ce funeste autel, Jason, qui allait dérober la toison d'or, qualifiée ici de «bélier pourpre»: le poème se conclut donc par l'évocation du sacrifice animal et de la couleur pourpre, que récusait déjà les vers initiaux.

André-Louis Rey



Fig. 1: Buste de l'empereur Hadrien, vers 122 ap. J.-C.

Des victimes point la trouble, sombre humeur
 Incarnate – telle la liqueur du pourpre murex
 Venue – ne saurait de ses gouttes me teindre.

Instruments affûtés au contact de la pierre naxienne, les coutelas à mon sommet
 N'ont point frappé les troupeaux de Pan; flamme et suie, en spirales mêlées,
 Senteur exquise: non, la résine ne me noircit pas qui perle aux pousses de Nysa.

Image d'un autel que fixe ton regard, je ne suis ni en or
 Richement de lingots bâti, ni en mottes argentines d'Alybé,
 Et celui qu'un jour assembla le surgeon né sur le Cynthe,

Les cornes, par les gémeaux entassées, des bêlantes
 Ouailles qui, sur l'une et l'autre pente escarpée
 Nomades, du Cynthe Délien paissaient les herbages
 Guère ne me pourrait, mis en balance, égaler...
 Sûrement, car ce sont les enfants du Firmament,
 Avec les Neuf, jaillies de la Terre, qui m'édifièrent;
 Nul déclin ne menace l'ouvrage de leur art, car en
 Silence, d'un signe l'a garanti le Roi des immortels.

Salut à toi qui as déjà bu les eaux de cette source
 Au choc du sabot du fils ailé de la Gorgone jaillie:
 Comme une fontaine puisses-tu déverser et m'offrir,
 Regorgeant de miel plus que celle des filles de l'Hymette,
 Inépuisable libation. Allons, enhardis ton cœur, et viens
 Faire, confiant, ma rencontre: car je suis pur, et non pas
 Infesté de monstres, cracheurs de venin, tels qu'en celait cet autre autel,
 Etabli aux alentours de Néai de Thrace, que près de Myriné, la cité lemnienne,
 Sainte offrande, Fille aux trois pères, te consacra le voleur du pourpre bélier.

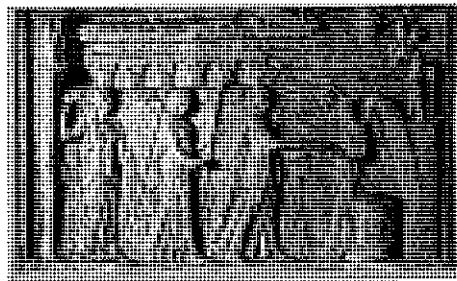


Fig. 2: Apollon, Artémis et leur mère Létô; relief hellénistique.

ΟΛΟΣ ΟΥ ΜΕ ΛΙΒΡΟΣ ΙΡΩΝ
ΛΙΒΑΔΕΣΣΙΝ ΟΙΑ ΚΑΛΧΗ
ΥΠΟΦΟΙΝΙΗΙΣΙ ΤΕΓΓΕΙ·
ΜΑΥΛΙΕΣ Δ' ΥΠΕΡΘΕ ΠΕΤΡΗΣ ΝΑΞΙΗΣ ΘΟΟΥΜΕΝΑΙ
ΠΑΜΑΤΩΝ ΦΕΙΔΟΝΤΟ ΠΑΝΟΣ· ΟΥ ΣΤΡΟΒΙΛΩΙ ΛΙΓΝΥΙ
ΙΞΟΣ ΕΥΩΔΗΣ ΜΕΛΑΙΝΕΙ ΤΡΕΧΝΕΩΝ ΜΕ ΝΥΣΙΩΝ.
ΕΣ ΓΑΡ ΒΩΜΟΝ ΟΡΗΙΣ ΜΕ ΜΗΤΕ ΓΛΟΥΡΟΥ
ΠΛΙΝΘΟΙΣ ΜΗΤ' ΑΛΥΒΗΣ ΠΑΓΕΝΤΑ ΒΩΛΟΙΣ
ΟΥΔ' ΟΝ ΚΥΝΘΟΓΕΝΗΣ ΕΤΕΥΞΕ ΦΥΤΛΗ
ΛΑΒΟΝΤΕ ΜΗΚΑΔΩΝ ΚΕΡΑ
ΛΙΣΣΑΙΣΙΝ ΑΜΦΙ ΔΕΙΡΑΣΙΝ
ΟΣΣΑΙ ΝΕΜΟΝΤΑΙ ΚΥΝΘΙΑΙΣ
ΙΣΟΡΡΟΠΟΣ ΠΕΛΟΙΤΟ ΜΟΙ·
ΣΥΝ ΟΥΡΑΝΟΥ ΓΑΡ ΕΚΓΟΝΟΙΣ
ΕΙΝΑΣ Μ' ΕΤΕΥΞΕ ΓΗΓΕΝΗΣ,
ΤΑΩΝ ΑΕΙΖΩΙΟΝ ΤΕΧΝΗΝ
ΕΝΕΥΣΕ ΠΑΛΜΥΣ ΑΦΘΙΤΩΝ·
ΣΥ Δ', Ω ΠΙΩΝ ΚΡΗΝΗΘΕΝ, ΗΝ
ΙΝΙΣ ΚΟΛΑΨΕ ΓΟΡΓΟΝΟΣ,
ΘΥΟΙΣ Τ'ΕΠΙΣΠΕΝΔΟΙΣ Τ'ΕΜΟΙ
ΥΜΗΤΤΙΑΔΩΝ ΠΟΛΥ ΛΑΠΟΤΕΡΗΝ
ΣΠΟΝΔΗΝ ΑΔΗΝ. ΙΘΙ ΔΗ ΘΑΡΣΕΩΝ
ΕΣ ΕΜΗΝ ΤΕΥΞΙΝ· ΚΑΘΑΡΟΣ ΓΑΡ ΕΓΩ
ΙΟΝ ΙΕΝΤΩΝ ΤΕΡΑΩΝ, ΟΙΑ ΚΕΚΕΥΘ' ΕΚΕΙΝΟΣ,
ΑΜΦΙ ΝΕΑΙΣ ΘΡΗΚΙΑΙΣ ΟΝ ΣΧΕΔΟΘΕΝ ΜΥΡΙΝΗΣ
ΣΟΙ, ΤΡΙΠΑΤΩΡ, ΠΟΡΦΥΡΕΟΥ ΦΩΡ ΑΝΕΘΗΚΕ ΚΡΙΟΥ.

P. S. Le texte de l'Autel de Dosiadas (*Desmos* n° 32, p. 13) a été accidentellement amputé de sa base. Voici les trois vers manquants:

ΠΑΝΟΣ ΤΕ ΜΑΤΡΟΣ ΕΥΝΕΤΑΣ ΦΩΡ
ΔΙΖΩΙΟΣ, ΙΝΙΣ Τ' ΑΝΔΡΟΒΡΩΤΟΣ ΙΛΙΟΡΡΑΙΣΤΑΝ
ΗΡ' ΑΡΔΙΩΝ ΕΣ ΤΕΥΚΡΙΔ' ΑΓΑΓΟΝ ΤΡΙΠΟΡΘΗΤΟΝ.

ECOLE MINERVA
FONDÉE EN 1949

ENSEIGNEMENT DES PROFESSIONS
DE LA SANTÉ ET DES SCIENCES

**Formation privée
d'Assistante Médicale**
Supervisée exclusivement par des
médecins spécialistes FMH

Obtention du CFC selon art. 41 al. 2

Début des cours: **septembre**

Renseignements et documentation
Petit-Chêne 22 - 1003 Lausanne

Tél/Fax: 021/312 24 61
Internet: www.ecole-minerva.ch
e-mail:
ecole-minerva@ecole-minerva.ch



Le Lyrique
*Mets de brasserie
Spécialités grecques*

Rue Beau-Séjour 29
1003 Lausanne
Téléphone 021/ 312 88 87
Téléfax 021/ 312 88 92

Lors de vos déplacements

CONTINENTAL HOTEL ** LAUSANNE**
2, place de la Gare
CH - 1001 LAUSANNE
Tél. +41.21.321.88.00
Fax +41.21.321.88.01
reserval@ionhotelcontinental.ch
www.hotelcontinental.ch

idéal ... face à la gare CFF





116 chambres tout confort avec
bain/douche, téléphone ligne directe
et prise dataport, TV avec système
Pay-TV, coffre-fort, mini-bar.

**RESTAURANT
OLYMPIA**
restaurant méditerranéen
et spécialités locales

CONTINENTAL HOTEL LAUSANNE
Un établissement du groupe Manz Privacy Hotels Switzerland AG
Hôtel St-Gothard/Zurich, Hôtel Euler et Central/Bâle, Hôtel de la Patis/Genève

LA FIN DE LA DRACHME

Le 1^{er} janvier 2002, la drachme laissait sa place à l'euro après 168 ans d'existence dans la Grèce moderne pour prendre le chemin des musées et des collections privées. Née suite au règlement royal du 8 février 1833, elle remplace le phénix, monnaie introduite en 1828 par Ioannis Capodistria, le premier gouverneur de la Grèce. La représentation de l'oiseau qui renaît de ses cendres, symbole de la renaissance de la nation grecque, disparaît quelque temps après l'assassinat de Ioannis Capodistria, le 27 septembre 1831. Le déséquilibre politique et économique qui s'installe dans le pays provoque un changement de régime politique et de monnaie. Le 8 février 1832, on introduit un nouveau système monétaire, le bimétallisme, et une nouvelle monnaie, la drachme, et le 8 mai de la même année arrive en Grèce le roi Othon. Les nouvelles pièces de monnaie seront frappées à Munich et porteront l'effigie du jeune roi.

La drachme dans l'Antiquité

L'adoption de la drachme comme monnaie du nouvel État n'est pas fortuite, puisqu'elle fut également la monnaie de la Grèce antique. Il est intéressant de se pencher sur l'étymologie de ce terme afin de comprendre la raison de son choix pour désigner la première monnaie grecque. La drachme (*drakhmê*) provient du verbe *drassomai* ou *drattomai*, qui signifie saisir, attraper avec la main et tenir fermement. De ce verbe proviennent également les mots *drax* (poignée) et *dragma* (ce que la main peut contenir). Avant l'apparition de la monnaie sous la forme de pièces rondes que nous connaissons, les transactions se faisaient avec des lingots de métal, qui avaient au début des formes

diverses, comme celle de hache ou celle de peau d'animal, avant d'adopter la forme de broche (*obelos*) vers les premières décennies du VII^e s. av. J.-C. L'épaisseur de ces broches était telle que la main pouvait en saisir six. Drachme signifiait donc les six broches tenues dans une main. Il est à noter que le terme *obelos* ou *obolos* (obole) fut maintenu pour désigner les subdivisions de la drachme.

Les transactions avec des broches en métal n'étaient pas très pratiques, ce qui poussa les gens à chercher d'autres solutions. L'invention de la monnaie en forme de pièce ronde date de la fin du VII^e s. av. J.-C. En Lydie et en Ionie, les premières pièces ont été fabriquées en électrum, alliage naturel d'or et d'argent. En Grèce, selon la tradition, Phidon, roi d'Argos, fut le premier à frapper monnaie. Il retira les broches de la circulation, les offrit au temple d'Héra et frappa les premières drachmes en argent à Egine.

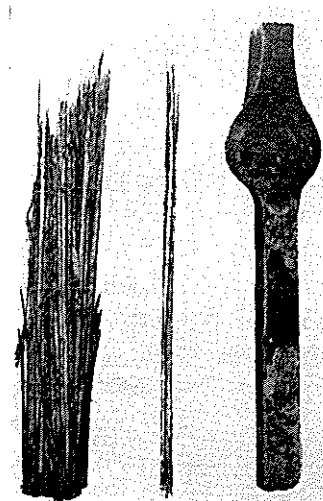


Fig. 1: De gauche à droite, faisceau d'obeloi «drachme», un obelos, et étalon (poids); VIII^e-VII^e s. av. J.-C.

Au VI^e s. av. J.-C., toutes les cités de la Grèce continentale et les colonies avaient leur monnaie. Au début, les pièces frappées ne portaient aucune représentation, mais très vite, elles portèrent au recto une représentation et au verso un carré creux. Les représentations sur les deux faces apparurent vers le milieu du VI^e s. av. J.-C. : représentations de divinités, de héros, d'animaux en rapport avec les divinités, scènes mythologiques, représentations d'événements historiques ou athlétiques, ou encore symboles végétaux évoquant la production des cités émettrices.

Chaque drachme était subdivisée en six oboles, pièces d'abord fabriquées en fer. Cent drachmes constituaient une mine (*mnâ*). Le statère (deux drachmes) et le tétradrachme (quatre drachmes) étaient les multiples les plus fréquents de la drachme. Quant aux métaux utilisés pour la fabrication des monnaies, l'argent reste le principal métal durant les premiers siècles, tandis que le bronze n'apparaît qu'à partir de la deuxième moitié du IV^e s. av. J.-C.

Parmi les cités les plus importantes à avoir frappé des monnaies, on trouve Egine, Athènes et Corinthe. Les pièces qu'elles ont émises constituèrent les trois monnaies «internationales» de l'Antiquité. Le statère d'Egine portant la représentation d'une tortue marine date d'environ 570 av. J.-C. et fut largement utilisé, aussi bien dans la Grèce continentale, les Cyclades et en Crète qu'en Orient. Sa diffusion ne diminua qu'après les Guerres médiques, à savoir à partir du moment où Athènes s'imposa comme puissance maritime du monde grec. Les tétradrachmes d'Athènes, à la tête d'Athéna Parthénos au recto et à la chouette, symbole d'Athéna, au verso, connurent donc une très large diffusion et jouèrent un

rôle très important pour l'économie du monde antique jusqu'au milieu du I^{er} s. av. J.-C. Quant à Corinthe, sa puissance commerciale ainsi que son rôle dans la colonisation du monde grec lui permirent également d'imposer sa monnaie sur une longue durée. Ses premiers statères datent du deuxième quart du VI^e s. av. J.-C. et portent Pégase comme représentation au recto et un carré creux au verso. La tête d'Athéna au verso n'apparaît qu'à partir de 515 av. J.-C. et reste inchangée jusqu'à la fin du IV^e s. av. J.-C.

Excepté les drachmes émises par les cités, qui devinrent non seulement un moyen de transaction, mais aussi le symbole de l'indépendance de chaque cité, on trouve également un monnayage émis par les alliances politiques. En effet, afin de faire face aux différentes menaces politiques ou militaires, les cités concluaient des alliances de caractère régional qui ont frappé monnaie. Parmi les plus anciennes monnaies de ces alliances, on trouve celle de la Ligue arcadienne du V^e s. av. J.-C. Vers la fin du V^e s. et la première moitié du IV^e s. av. J.-C. apparaissent les tétradrachmes en argent de la Ligue chalcidienne, l'une de plus belles créations du IV^e siècle. L'Amphictyonie delphique émit également un très beau statère en argent, sans oublier les monnaies de la Ligue eubéenne du V^e s. av. J.-C., celles de la Ligue achéenne de la fin du III^e et du milieu du II^e s. av. J.-C. et celles de la Confédération thessalienne du II^e et du I^{er} s. av. J.-C.

Les monnaies de ces alliances révèlent l'envie d'instaurer une monnaie commune puissante, mais ces émissions furent malheureusement sans succès et sans grande continuité. Ce ne fut qu'à l'époque d'Alexandre le Grand qu'un système monétaire s'imposa des Carpathes à l'Indus. Après sa mort, on

continua à frapper des monnaies portant son nom et son effigie. Durant l'époque hellénistique, les monarques frappaient des monnaies à leur effigie. La drachme, sous ses différentes formes, ne cessa d'être utilisée que longtemps après l'occupation de la Grèce par Rome, au moment où les Romains internationalisèrent le denier.

La drachme moderne

Comme nous l'avons vu plus haut, le terme de drachme, oublié pendant des siècles, ne réapparut qu'en 1833. Choisie par le roi Othon, la nouvelle monnaie remplaça le phénix de Capodistria. De 7% plus lourde que le phénix (4,477 gr.), la première édition de la drachme fut émise à Munich, alors que le phénix était frappé à Egine. On frappa une drachme en argent et les subdivisions de un et de deux centimes (*lepta*). Lors de la deuxième édition, on frappa une pièce de vingt drachmes en or, des pièces de cinq, de un, de la moitié et du quart de la drachme en argent ainsi que les pièces de un, de deux, de cinq et de dix centimes en bronze. La presse monétaire d'Athènes n'entra en fonction qu'en 1836.

La drachme commence donc sa vie dans le nouvel Etat grec, qui essaie d'améliorer sa situation économique et de consolider sa place dans la communauté internationale. Les événements les plus marquants de son trajet suivront par conséquent aussi bien les étapes historiques de la Grèce que l'évolution économique mondiale.

En 1841, après six ans d'efforts, la Banque Nationale de la Grèce voit le jour. Elle entreprend l'édition de billets qui sont vite épuisés et que les caisses publiques refusent bientôt de rembourser. La Banque Nationale réussit à résoudre le problème dans les années qui suivent, mais le système monétaire n'est pas stable. La Grèce est presque obligée d'entrer en 1867 dans l'Union latine, première tentative de monnaie européenne. La valeur de la drachme comme celles de la lire italienne et de la peseta espagnole sont calquées sur la valeur du franc français. Les monnaies, ayant même valeur, circulent d'un pays à l'autre dans le cadre de cette union. Cet ensemble ne résistera pas aux soubresauts qui vont agiter toutes les monnaies au XX^e siècle.



Fig. 2: Timbres commémoratifs émis en 1966, à l'effigie de la Banque nationale de Grèce, de J.-G. Eynard, de G. Stavros, le premier directeur, et d'un billet de 1867.

En 1868, année de la révolution crétoise, on frappe les premières pièces à l'effigie du roi Georges Ier, qui a remplacé Othon déchu en 1863. La drachme continue ses chutes et ses redressements jusqu'en décembre 1893 où le premier ministre Charilaos Trikoupis déclare la faillite de l'Etat grec. La situation est grave et les événements qui suivront ne l'amélioreront pas. En effet, en 1897 la guerre entre la Grèce et la Turquie finit par un traité ; la Crète est déclarée indépendante, les Turcs partent de la Thessalie, mais la Grèce doit payer un dédommagement à la Turquie. La Grèce se trouve sous contrôle financier et attendra jusqu'en 1909 pour que la drachme devienne à nouveau équivalente au franc français.

D'autres crises suivront après les guerres balkaniques (1912-1913), la Première guerre mondiale (1914-1918) et surtout après la guerre en Asie Mineure (1922). Les dépenses militaires conduisent à la baisse de la drachme. En 1927 commencent les négociations avec la Société des Nations pour obtenir un prêt et pour ramener en Grèce l'étalon or. Pour y arriver, la Grèce fonde la Banque de Grèce le 14 mai 1928.

Les crises économiques internationales de 1929 à 1932 touchent fortement le pays et la Deuxième guerre mondiale amènera une inflation sans pareil. Après la libération en 1944, on frappe une nouvelle drachme équivalente à 50 milliards de l'ancienne. L'inflation n'arrête pas, surtout à cause de la guerre civile (1946-1949). En 1953 la drachme baisse de 50% par rapport au dollar et entre dans l'ordre monétaire international de Bretton Woods.

En 1963 on frappe une pièce de 30 drachmes en argent pour le 100^e anni-

versaire de la dynastie royale. Avec la mort du roi Paul en 1964, la drachme change d'aspect et l'effigie du roi décédé est remplacée par celle de Constantin II. Avec l'arrivée de la dictature en 1967, la drachme connaît encore de nombreux problèmes: en 1971, l'inflation est galopante. La même année, l'emblème royal au recto de la monnaie est supprimé, car il est remplacé par le motif du soldat devant un phénix entouré de flammes, symbole de la dictature.

En 1974, la drachme entre dans la dernière phase de son histoire avec la chute des militaires. Le nouveau gouvernement grec retire toutes les pièces en circulation depuis 1954 et frappe, en 1976, une nouvelle série qui entrera en circulation et restera presque inchangée jusqu'en 2001. Toutefois, l'inflation n'arrête pas et prend des proportions inquiétantes dans les années 80. Les dernières pièces de 10 et de 20 centimes (*dekara* et *eikosara*) sont frappées en 1978, et celles de une et de deux drachmes sont hors de circulation à partir du début des années 90. En revanche, les billets de 5'000 (1984) et de 10'000 drachmes (1995) apparaissent.

Le traité d'Amsterdam, en 1997, crée l'union économique et monétaire de l'Europe et sonne la fin de la drachme. En 2000, la Grèce entre dans la nouvelle réalité économique européenne et en 2002 la drachme est retirée de la circulation. L'histoire de la drachme finit donc avec l'apparition de l'euro. Toutefois, elle reste gravée dans la mémoire des Hellènes, qui l'ont non seulement intégrée dans plusieurs expressions de leur langue, mais aussi très souvent chantée.

Panayota Badinou

VISITE À L'ASILE DE FOUS, EN 1895

Le mardi 16 mai 1895, dans le quotidien grec Hestia, paraît un article intitulé «L'asile de Dromocaïtion: rencontre avec Vizyinos» et sous-titré «L'hospice. – Comment il fonctionne. – Divers chiffres. – L'auteur de «Moscov-Sélim» à la dernière extrémité. – Que disent ses médecins». Le journaliste, appelé simplement Kiris, y raconte sa visite à l'asile psychiatrique et rapporte la conversation qu'il a eue avec un interné, le nouvelliste Georges Vizyinos, qu'il surnomme «le Maupassant grec».

A l'occasion de la parution, en traduction française, des nouvelles du même Georges Vizyinos (Sortilèges et Maléfices, éditions La Différence, 2003), la traduction et la présentation de cet article nous ont paru devoir intéresser les lecteurs de Desmos, tant d'un point de vue littéraire que médical.

D'emblée, c'est le plus impressionnant de nos établissements philanthropiques, tant par la taille que par le nombre de ses pavillons. Bâti à la campagne, en un lieu des plus sains et guère éloigné d'Athènes, l'asile de Dromocaïtion se situe, comme on le sait, sur la route carrossable d'Eleusis, à proximité de Daphni, et il fonctionne sans interruption depuis le 1^{er} octobre 1887.

Sans même visiter l'endroit, un simple coup d'œil jeté aux chiffres du registre et aux statistiques établies par le Conseil d'administration suffit pour se convaincre des progrès scientifiques réalisés par cette institution, justifiant l'excellente réputation dont l'asile de Dromocaïtion jouit à travers l'Orient tout entier, et ce en dépit des difficultés financières, que l'on peut qualifier de «gigantesques», rencontrées par celui-ci.

Ainsi, d'après les statistiques médicales établies à la fin de l'année dernière

par son savant et charitable directeur, le Dr Tsirigotis, nous apprenons que, au cours des sept premières années de son fonctionnement, l'hospice a traité 472 aliénés de toute sorte, parmi lesquels 80 ont été guéris, 70 ont vu leur état s'améliorer notablement, 152 en sont ressortis tels qu'ils étaient entrés (et s'ils en sont ressortis, c'est pour cause de manque de ressources, unique raison ayant entraîné la baisse, récemment observée, du nombre des admissions), 80 sont décédés et 95 étaient encore en traitement le 31 décembre 1894; ce dernier chiffre, toutefois, est actuellement passé à 110.

Sur les 61 aliénés admis au cours de l'année dernière, 7 ont été guéris, soit 11 %, tandis que 5 autres ont pu quitter l'asile suite à une amélioration notable de leur état de santé, qui leur a permis de réintégrer leur environnement familial. Au vu du tableau présentant tous les patients traités au cours de ces huit

années, il ressort que le taux de guérison s'élève à 17 %.

Selon le Dr Tsirigotis, les *démences de nature dégénérative* occupent la première place des pathologies affectant les personnes internées dans l'établissement, après quoi vient la *paralysie générale évolutive*, maladie transmissible chez certains aliénés par hérédité, chez d'autres par la syphilis ou l'abus d'alcool – ce dernier facteur devant être considéré dans certains cas comme l'agent principal de la paralysie générale.

Le personnel de l'établissement se compose du directeur, de deux sous-directeurs, les Dr M. Katsaras et M. Yanniris (ce dernier résidant à demeure à l'hôpital), d'un pharmacien, M. V. Terzakis, de vingt-trois infirmiers, de quinze infirmières et de seize employés subalternes. Par ailleurs, des médecins honoraires offrent, bénévolement chaque fois, leurs compétences médicales aux résidents: MM. N. Makkas et G. Zokhios, professeurs à l'Université, M. Evanguélos Kalliondzis, chirurgien, et M. Th. Métaxas, oculiste.

Principale composante de l'établissement: une propreté éclatante. Propreté

extrême de l'habillement chez ces pauvres créatures – véritables morts-vivants –, propreté dans leur alimentation, dans leur chambre, partout. J'ai successivement visité les pavillons de toutes les classes, sous la conduite du sous-directeur M. Yanniris, qui s'est aimablement proposé pour me faire visiter les lieux. Or, partout règnent la même propreté, la même stricte vigilance de la part des garde-malades.



Fig. 1: Georges Vizyinos en habit à la russe, photographie anonyme.

Pour les plus agités des aliénés de deuxième et troisième classes, tant hommes que femmes, on trouve des sections particulières et, s'ils souffrent de crise maniaque, il existe une pièce capitonnée de caoutchouc pour éviter qu'ils ne s'infligent des blessures corporelles en se heurtant la tête contre les murs et le sol. Les patients de première classe occupent des locaux particuliers. Et cette mesure d'isolement, aux

yeux du Dr Tsirigotis, constitue une mesure thérapeutique des plus efficaces, qui donne toujours des résultats fort réjouissants.

Outre les fortifiants et d'autres médicaments administrés en cas de maladies bien précises, l'établissement pratique

surtout l'hydrothérapie et le traitement des bains chauds, à l'intérieur de salles parfaitement aménagées à cet effet.

En sus des trois classes payantes que compte la clinique, il en existe une quatrième, celle des patients démunis. Celle-ci est entretenue avant tout grâce à la généreuse donation annuelle de 10 800 drachmes, accordée par M. Andréas Syngros.

C'est dans ce service qu'est hospitalisé le malheureux Maupassant grec, l'auteur du recueil poétique *Brises attiques* et de la merveilleuse nouvelle originale publiée en feuilletons par *Hestia*, «Moscov-Sélim».

Mon cœur se serra et mes yeux se remplirent de larmes sitôt que j'aperçus dans un recoin, étendu sur une chaise longue et fixant le vide avec un air de tristesse infinie, Georges Vizyinos. Je retrouvai la même physionomie qu'autrefois, celle que nous connaissons tous, quoiqu'un peu lassée, la même barbe, la même calvitie. Seules manquent à l'appel cette fluidité, cette vivacité du regard : la flamme des yeux s'est éteinte en même temps que la clairvoyance.

Je m'approchai de lui; son visage s'éclaira sitôt qu'il me vit.

– Figure familière, a-t-il observé en me tendant la main.

Je voulus le prédisposer d'emblée, afin de lui tirer peut-être une réponse logique; et je ne manquai pas ma cible.

– Vous a-t-on dit que *Hestia* publie actuellement votre «Moscov-Sélim»?

– *Hestia*... mon «Moscov-Sélim»?

Et il se tut quelques instants, comme s'il cherchait à remettre en ordre le labyrinthe de sa mémoire.

– Oui, oui, vous avez raison. Il se trouve que, l'autre jour, quelqu'un d'ici lisait le numéro de *Hestia*, et comme il a vu mon nom, il est venu me le montrer. Alors, c'est vrai, *Hestia* est devenu un journal quotidien? Elle a supprimé sa belle édition hebdomadaire?

– Non, elle paraît comme avant, du temps où vous y collaboriez, tous les huit jours; si ce n'est qu'actuellement elle est dirigée par M. Xénopoulos¹.

– Grigoris? Le malheureux! Je lui rédigerai un bon petit poème quand je serai sorti d'ici. La question est de savoir comment faire comprendre au Roi que, cette somme de 700 millions, je n'ai pas l'intention de la rendre à Diliyannis²...

Je m'empressai de l'interrompre :

– A propos, dans sa prochaine livraison, l'illustré de *Hestia* va publier un beau poème que vous avez écrit, «Margarona».

– Margarona, Margarona, la petite Marguerite?

Et ses yeux tout noirs s'animèrent, lançant des étincelles. Il se tut un instant, puis se mit à réciter à voix basse, presque inaudible, le début du poème :

Comment peux-tu, bon sang,

Margarona, Margarona,

Comment peux-tu ne pas te souvenir

¹ Grigoris Xénopoulos (1867-1951), romancier, critique et journaliste.

² Théodoros Diliyannis (1826-1905) fut nommé cinq fois premier ministre avant d'être assassiné.

De ces heures inoubliables?

Le soir était de saphir,

Le couchant doré...

Il s'arrêta; visiblement, sa lucidité, un instant retrouvée, recommençait à s'obscurcir.

– *Le couchant doré*, répéta-t-il, cherchant à toute force à rattraper le fil mouvant de ses idées. Le couchant doré...

Il fut incapable de continuer; le feu de son regard s'éteignit de nouveau, ses yeux reprirent leur expression voilée, et il se mit à rire:

– Pourquoi avoir choisi ce poème? Il a besoin d'être un peu remanié. Mais je ne vais pas tarder à sortir d'ici, et je le corrigerai. Parce qu'enfin il ne va tout de même pas durer encore des années, cet entêtement du Roi...

– Vous ne pouvez pas savoir combien tout le monde a apprécié votre nouvelle «Moscov-Sélim».

– On l'aime? On l'aime?

– On l'adore; c'est un vrai chef-d'œuvre, disent tous ceux qui le suivent.

– Peut-être, mais certains passages, là aussi, auraient besoin d'être remaniés. On aurait dû me soumettre personnellement les épreuves. Mais qui donc leur a fourni mes manuscrits?

– Un parent à vous, je crois.

– Mon cousin, sans doute; bien.

Une belle jeune fille blonde s'approcha à cet instant. Sitôt qu'il eut levé les

yeux sur elle, le malheureux poète s'exclama:

– Ne seriez-vous pas, mademoiselle, la fille de mon ami le professeur Skordilis?

– Non, monsieur, répondit la jeune fille en rougissant.

– Veuillez m'excuser; mais quelle ressemblance!

Je me levai pour prendre congé.

– Me ferez-vous le plaisir, dit-il en se tournant dans ma direction, de transmettre mes salutations à Palamas et à Drossinis³, et de prier ce dernier de m'envoyer les numéros de *Hestia* depuis le début de la parution de ma nouvelle?

– Volontiers; s'agissant des numéros, je m'engage à vous les faire parvenir moi-même.

– Y a-t-il quelque espoir, docteur? demandai-je au médecin sitôt que nous fûmes ressortis de la pièce.

– Hélas, aucun; pas la plus vague lueur d'espoir. D'ailleurs, il n'en a plus que pour quelques jours à vivre. Il souffre de paralysie générale évolutive, et la maladie en est à son dernier stade. L'un des ultimes symptômes est cet épuisement général qui l'affecte ces derniers temps, aussi bien sur le plan physique que mental.

Kiris, Hestia, mardi 16 mai 1895

³Costis Palamas (1859-1943), poète et prosateur. C'est lui qui, aux obsèques de Vizyinos, lui rendra un vibrant hommage. – Georges Drossinis (1859-1951), poète et prosateur.

Le médecin de Vizyinos est exagérément pessimiste. De fait, l'écrivain vivra encore près d'une année après l'entrevue, et décédera à l'asile le 15 avril 1896.

Précisons que la scène décrite ci-dessus par le journaliste rappelle à bien des égards la nouvelle, en ce sens prémonitoire, «Les Séquelles des amours anciennes», publiée par Vizyinos quelque douze ans plus tôt, en janvier 1884, dans le même journal Hestia. En effet, le narrateur s'y décrit visitant un asile en compagnie d'un médecin-psychiatre, et brusquement frappé de mutisme parce qu'il craint de se voir enfermé en ces lieux pour un long séjour... Autre similitude: l'apparition de la jeune fille blonde qui, dans la nouvelle, se nomme Clara. La belle Allemande est enfermée – nouvelle coïncidence – dans une pièce aux parois capitonnées et aux meubles de caoutchouc car, écrit Vizyinos, «la malheureuse était saisie par intermittences d'une fureur dangereuse, et il fallait la protéger d'un probable suicide, voire des simples contusions qu'elle aurait pu se faire, à constater la violence aveugle de ses chocs contre les meubles et les parois!»

En dernier lieu, précisons que l'asile de Dromocaition est encore en fonction en ce début de XXI^e siècle, toujours au même endroit, à la sortie d'Athènes sur la route d'Éleusis.

Gilles Décorvet
(Collaboration: Dr Giulio Corazza)

Vient de paraître
SORTILÈGES ET MALÉFICES

de Georges Vizyinos (1849-1896)
nouvelles traduites du grec par Gilles Décorvet

«Un livre magnifique»
Espace 2

«Un régal»
Magazine littéraire

«Vagabonde et pétillante, son écriture n'a pas pris une ride:
Vizyinos est un explorateur des âmes qui pousse sa lanterne magique
au plus profond de l'intimité, entre rêve et réalité»
Le Temps

«Humour et désespoir... Une atmosphère trouble,
à la lisière de la raison et de l'égarement»
Le Monde

Importation directe de spécialités grecques

Vins-Alimentation



Route de Lausanne
CH- 1610 Oron-la-Ville
Tél. 021/907 90 10 - 781 20 10
Fax 021/907 62 10

LA FONDATION DE L'HERMITAGE ACCUEILLE LA COLLECTION VERGOTTIS

Début 2003, la Fondation de l'Hermitage, a inauguré ses nouveaux espaces de conservation et d'exposition, parmi lesquels une galerie souterraine entièrement consacrée à la présentation de la collection de porcelaines chinoises de Marie et George Vergottis. Cet ensemble exceptionnel, avec des pièces allant du XII^e au XIX^e siècle, enrichit désormais les collections de l'Hermitage, grâce au généreux dépôt effectué par la Fondation Vergottis.

MARIE ET GEORGE VERGOTTIS

Marie Vergottis est née le 29 décembre 1914 à Smyrne, de parents grecs. Suite à la dévastation de la ville en 1922, la famille se réfugie sur le continent grec. En 1938, Marie épouse George R. Vergottis, armateur grec né sur l'île de Céphalonie en 1893. Vivant la plupart du temps loin de la Grèce, il mènera cependant une action importante de philanthrope envers son pays et particulièrement son île natale, faisant ainsi don à Céphalonie d'un Centre culturel qui accueille conférences, concerts et expositions. Après sa mort en 1965, Marie Vergottis poursuivra ce mécénat en créant le George Vergottis Memorial Fund, puis la Fondation George et Marie Vergottis de Céphalonie, qui distribue des bourses d'étude et soutient la recherche sur les sujets liés à Céphalonie et les îles de la mer Ionienne.

Marie Vergottis commence très tôt à collectionner les objets d'art, et notamment les porcelaines chinoises, qu'elle acquiert pour une part à New York, où le couple emménage en 1939, puis à Paris. Installée à Lausanne en 1970, elle y crée en décembre 1993 une seconde Fondation George et Marie Vergottis, destinée à conserver et faire connaître sa collection de porcelaines chinoises. Elle meurt en 1999, léguant à la Fondation George et Marie Vergottis de Lausanne cette importante collection, qui est présentée depuis 2003 dans les locaux de la Fondation de l'Hermitage.

La porcelaine fut inventée en Chine sous la dynastie Tang (618 - 906). Une grande partie des prestigieuses céramiques impériales de la dynastie Song (960 - 1279) sont cependant des grès. Parmi ceux-ci, les «céladons» de Longquan au revêtement vert furent exportés dans toute l'Asie pendant de nombreux siècles (fig. 1).

Jingdezhen, en Chine centrale, devint à partir du XIV^e siècle la source principale de la porcelaine, et le développe-

ment d'un décor peint en bleu de cobalt créa un nouveau style qui occupa une position dominante pendant toute la dynastie Ming (1368-1644), époque où l'emploi d'émaux colorés enrichit encore la palette décorative. Des céramiques d'une qualité extraordinaire, notamment celles revêtues d'une couverte jaune, proviennent des fours impériaux travaillant pour la Cour. Elles portent de manière caractéristique les marques de règne des empereurs successifs.



Fig.1: Brûle-parfum, grès à couverture céladon, dynastie Song, XIII^e s. ap. J.-C. (Fondation Vergottis, Hermitage Lausanne).

L'art de la porcelaine connut un nouvel apogée sous la dynastie Qing et plus particulièrement pendant les règnes réputés de Kangxi (1662-1722), Yongzheng (1723-1735) et Qianlong (1736-1795). La fabrication de porcelaines bleu-et-blanc se poursuivit, tandis que sous Kangxi, de nombreuses pièces furent ornées de décors raffinés dans le style dit «famille verte», les émaux en général transparents étant employés pour peindre des «fleurs et oiseaux» et des paysages. Dans un genre distinct, les émaux vert, jaune et violet furent appliqués sur une porcelaine non revêtue de couverture («sur le biscuit»), ce qui permet d'obtenir des couleurs plus riches. On vit apparaître des figurines de divinités chinoises, des oiseaux, des animaux décoratifs et des objets destinés à la table du lettré, tels que pots à pinceaux et récipients à eau. Certaines de ces pièces utilisent une combinaison de violet et de vert turquoise, tandis qu'ailleurs ces émaux sont employés seuls. Au XVIII^e siècle, les progrès techniques permirent de remplacer la palette «famille verte» par la palette «famille rose». Celle-ci est

caractérisée par l'emploi d'un rose soutenu et opaque ainsi que par la présence d'autres couleurs délicates, mélangées d'un peu d'émail blanc.

La collection Vergottis est particulièrement riche en porcelaines monochromes. Certaines couleurs sont empruntées à la palette «famille verte» tels le vert et le jaune ou le «rouge de fer» d'un ton corail. Ces revêtements sont dits de «petit feu». Les couleurs cuites à plus haute température, dites de «grand feu», comprennent des pièces destinées à la Cour, souvent inspirées par les céramiques rituelles de la dynastie Ming: monochromes d'un bleu profond (vitrine 16) ainsi que rouge de cuivre. Parmi ces derniers, on remarquera les «sang-de-bœuf» si recherchés par les collectionneurs.

Un autre groupe de céramiques sont les porcelaines appelées «blanc-de-Chine» produites dans les fours de Dehua, dans la province du Fujian. Elles sont remarquables par la pureté de leur couverture au ton souvent ivoire et comprennent des figurines ainsi que des coupes et des récipients à eau.

Fondation de l'Hermitage
2, route du Signal
Case postale
CH - 1000 Lausanne 8

tél. ++41 21 320 50 01
fax ++ 41 21 320 50 71
www.fondation-hermitage.ch
info@fondation-hermitage.ch

Heures d'ouverture (en période d'exposition)
du mardi au dimanche de 10h à 18h
le jeudi de 10h à 21h
fermé le lundi

**ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE
JEAN-GABRIEL EYNARD**

Membres d'honneur:
M. Bertrand BOUVIER
M. Laurent DOMINICÉ

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la Première Guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'Association, dont le premier président fut l'historien et journaliste Edouard Chapuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés.

Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.

Le comité de l'Association comprend de 9 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans.

Pour adhérer à l'Association, il convient de s'adresser au Comité, case postale 5032, 1211 Genève 11, compte de chèque postal: 12-8216-7.

Cotisation annuelle:
membre individuel: Fr. 30.-
membre à vie individuel
(versement unique): Fr. 450.-

Comité:
Présidente: Mme Eléonore MAYSTRE
Vice-président: M. Michel GRENON
Trésorier: M. Xavier MARTIN
Membres:
Mme Isabelle DUMARET
Mme Stella FRIGERIO
Mme A. Danaé LAZARIDIS
M. Marco MICELI
Mme Cléopâtre MONTANDON
Mme Saskia PETROFF
Mme Madeleine ROUSSET
M. Claude STYLIANOUDIS
Mme Manuela WULLSCHLEGER

**ASSOCIATION
DES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES**

L'Association des Amitiés gréco-suisse a été fondée en 1919 sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe. Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale. Elle publie un bulletin: «Desmos», en français: le lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisse en s'adressant au Comité, case postale 2105, 1002 Lausanne, compte de chèque postal: 10-4528-0.

Cotisation annuelle:
membre individuel: Fr. 25.-
étudiant: Fr. 15.-
couple: Fr. 40.-
membre à vie individuel
(versement unique): Fr. 400.-
membre à vie couple: Fr. 500.-

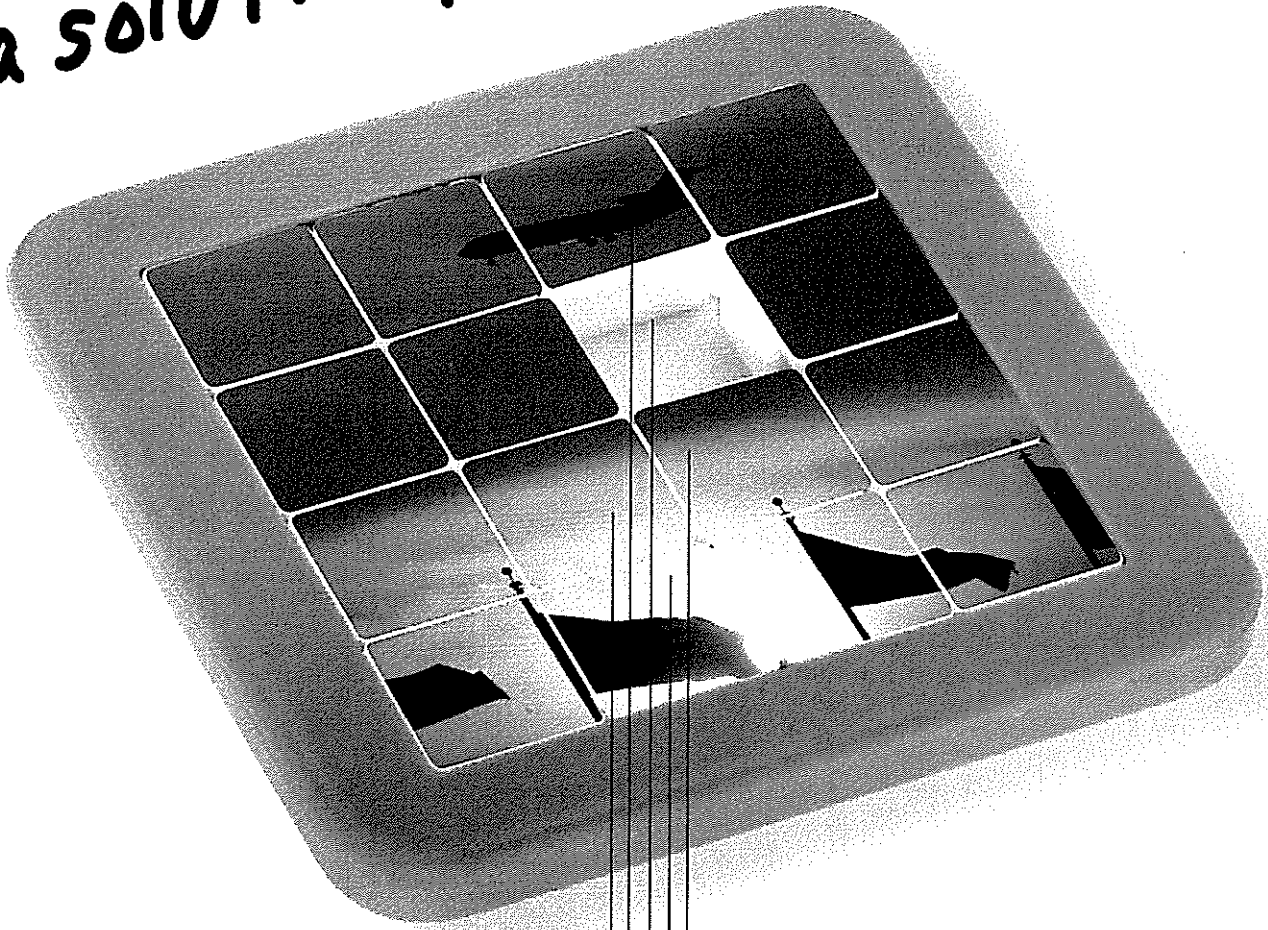
Comité:
Présidente: Mme Jeanne MICHAUD
Vice-présidente suisse:
Mme Raymonde GIOVANNA
Vice-présidente grecque:
Mme Hélène PANCHAUD-KONTOS
Trésorier: M. Yves DUFLON
Secrétaire: M. Patrick COTTIER
Membres:
Mme Iota BADINOU
Mme Maria FRESEY
M. Mélétis MICHALAKIS
Membres de droit:
Mme Christiane BRON, rédactrice du bulletin
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne.

ARGO



Travel

la solution pour tous vos voyages



Voyage d'affaire, voyage d'agrément, seul ou en famille, d'un bout à l'autre du monde, ARGO TRAVEL organise tous vos déplacements.

Quelles que soient vos exigences (dates de départ, destination, prix...), le «sur mesure» est notre spécialité.

Plus de 45 ans d'activités dans le domaine des voyages... une véritable garantie de sérieux et de compétence reconnue par nos pairs et notre clientèle!

Nos spécialités vacances ARGO HOLIDAYS: Grèce, Malte, Chypre, Israël et l'Afrique du Sud. (demandez nos brochures)

Nous sommes membres du fonds de Garantie de Voyage,
et de l'association IATA.